

Certaines zones de ces habitats étaient consacrées aux activités rituelles ou artistiques; des dessins de phoques que l'on y a découverts démontrent l'ampleur des circuits estivaux parcourus. Au cours de ces voyages, des rencontres avec d'autres groupes devaient se produire, ce qui n'a pu que faciliter la constitution d'une sorte de «réseau social magdalénien» paneuropéen. Les idées et les matières premières y circulaient. C'est du moins ce que suggèrent les vénus de Gönnersdorf, des représentations stylisées du corps féminin découvertes à Gönnersdorf sur un site magdalénien du bassin de Neuwied au nord du Land de Rhénanie-Westphalie. Entre la côte atlantique et les rives du Don (Russie), les Magdaléniens ont en effet dessiné, peint, gravé ou sculpté ce type de vénus des milliers de fois (*voir la photographie ci-dessous*). Leur signification exacte nous est inconnue, mais, clairement, elle était évidente pour tous au Magdalénien.

Cela implique qu'un sentiment d'identité commune existait à grande échelle et qu'un réseau d'échange stable le maintenait. Cela se note, du reste, aux milliers de kilomètres sur lesquels étaient transportés certains biens de prestige (rares) tels les coquillages servant de parures. Les chercheurs supposent que le réseau social de la fin du Magdalénien assurait la survie en temps de crise: si à cause de mauvais résultats à la chasse, un clan souffrait de la faim, un groupe apparenté pouvait l'aider en

lui fournissant des ressources ou en l'invitant à partager un terrain de chasse plus riche.

Lorsque les températures se sont mises à augmenter il y a 14 700 ans, les chasseurs-cueilleurs se sont accrochés aux traditions magdaléniennes, mais ont aussi commencé à les faire évoluer. Les archéologues constatent en effet qu'à cette période, les vestiges d'habitats successifs se chevauchent. L'organisation des villages est restée la même, mais on déplaçait les habitations d'une saison à l'autre, solution que l'on préférerait manifestement à un nettoyage suivi d'une reconstruction de l'habitat.

Dès que la forêt a commencé à conquérir le paysage, les sangliers, les aurochs, les cerfs, les chevreuils et les élans ont enrichi la palette alimentaire. Cette adaptation a eu lieu différemment d'une région à l'autre selon le degré de changement du paysage. La steppe herbeuse du sud du Bassin parisien a disparu beaucoup plus tôt que dans la vallée du Rhin ou dans les basses montagnes. Là où le régime alimentaire a changé, on devine désormais un usage bien plus insouciant des ressources en nourriture. Elles sont désormais plus grandes: il est clair que les gens de la période de transition se sentaient en sécurité. Ils chassaient moins souvent les petits mammifères et le bouillon d'os si typique des Magdaléniens n'était plus au menu.

DES OS CARBONISÉS

Dans les sites de cette époque, au lieu d'éclats d'os, les archéologues déterrent des ossements carbonisés. Nous pensons que cela correspondait à une forme d'hygiène: comme les animaux chassés n'étaient plus utilisés au maximum, les restes menaçaient de se décomposer et d'attirer prédateurs et vermine. Cet emploi relativement insouciant des aliments n'a guère duré: vers 13 800 ans, soit un bon siècle après la fin de la vague de froid, les clans, devenus aziliens, ont remis les petits mammifères au menu. C'est notamment le cas du castor, ce qui suggère que sa queue très grasse était bouillie pour obtenir à nouveau du bouillon.

Les pointes de flèche que produisaient les groupes aziliens étaient plus faciles à fabriquer que les lames des sagaies magdaléniennes. La production de ces lames impliquait en effet un processus en plusieurs étapes, sans doute organisé socialement: les nucléus étaient mis en forme afin de faciliter la production en série; de longues lames y étaient ensuite débitées à l'aide de percuteurs en bois de renne; souvent courbes, elles devaient être cassées pour fournir des segments courts, que l'on travaillait ensuite afin de leur donner la taille et la forme nécessaires aux activités prévues.

Par contraste, les tailleurs des groupes aziliens avaient beaucoup moins de travail: ils débitaient les pièces de silex directement dans les ➤

VÉNUS MAGDALÉNIENNES

Ces gravures magdaléniennes représentant de façon stylisée des corps de femme proviennent de la grotte de la Roche de Lalinde dans le Périgord. Elles sont très similaires aux gravures retrouvées à Gönnersdorf dans le Land de Rhénanie-Palatinat, qui ont défini un type de représentation du corps féminin observé dans toute l'Europe sous la forme de gravures ou de statuettes.



© Don Hitchcock

➤ nucléus, puis leur donnaient ensuite la forme souhaitée pour en faire, par exemple, des pointes de flèche. Le large éventail des formes retrouvées suggère que cette approche était pragmatique et que la tendance à standardiser avait été abandonnée. La matière première utilisée n'était pas plus soumise à des exigences particulières, de sorte que l'on pouvait presque toujours se contenter des ressources lithiques que l'on trouvait là où l'on séjournait.

Ce pragmatisme se reflétait aussi dans la disposition des campements des clans aziliens. On travaillait là où l'on vivait; les zones fonctionnelles de l'habitat n'étaient guère différenciées. Apparemment, même la tradition des grands camps occupés pendant de longues périodes avait disparu. On ne trouve plus trace de stations permanentes, mais seulement de simples foyers: après leur arrivée quelque part, les clans repartaient au bout de quelques jours ou de quelques semaines. S'ils revenaient sur certains lieux encore et encore, sans doute à cause de riches territoires de chasse, ils y dressaient leurs tentes à côté de l'emplacement de la saison passée, ce que prouve la juxtaposition des complexes de vestiges.

DES CLANS PLUS MOBILES, MAIS SUR DE PETITES DISTANCES

Bien plus mobiles que les clans magdaléniens, les clans des groupes aziliens parcouraient pour autant des distances bien moindres que leurs ancêtres. Depuis que l'on pouvait se passer du silex de qualité supérieure servant à produire les lames, les longs déplacements n'avaient sans doute plus de sens. Avec le réchauffement d'il y a 14 700 ans, les marqueurs d'échanges entre régions qu'étaient les vénus sont aussi devenus de plus en plus rares, ce qui implique que les réseaux sociaux étendus de l'époque précédente avaient presque complètement disparu, comme la couche culturelle paneuropéenne uniforme de l'époque magdalénienne. Désormais, les traditions régionales prenaient le pas.

Bien que la chronologie que nous avons établie soit plus précise que celles qui l'ont précédée, elle laisse nombre de questions sans réponses. Un changement aussi profond de la société représentait un grand risque. Qui cesse d'employer des ressources de provenance lointaine perd inévitablement la connaissance de leur existence et de leur intérêt. Pour autant, les populations de la transition ne pouvaient savoir que le climat et le paysage évolueraient à long terme. Balançait-on entre tradition et innovation? Ou des processus d'adaptation trop lents pour que quelqu'un les perçoive dominaient-ils?

Après avoir tiré des données archéologiques les toutes premières manifestations de changement, l'une d'entre nous, Sonja Grimm,

DES ARMES AZILIENNES, SIMPLES ET EFFICACES

Le nord de la France et le Bassin parisien ont livré quelques-uns des sites les mieux conservés de la fin du Paléolithique en Europe. Pendant cette période – le Tardiglaciaire – les cultures aurignacienne (17 000 à 12 500 BP) et azilienne (12 500 à 9 600 BP) se succèdent, tandis qu'un réchauffement climatique densifie le couvert végétal. Les espèces inféodées à la forêt (cerf, chevreuil, sanglier...) remplacent petit à petit les espèces steppiques (renne, mammouth, bison...). Le cheval reste longtemps partagé entre Magdaléniens et premiers Aziliens.

Les archéologues fouillent certains des grands sites de la fin du Magdalénien et de l'Azilien du nord de la France depuis des dizaines d'années. C'est par exemple le cas de Pincevent, en Seine-et-Marne, et d'Étiolles, dans l'Essonne, depuis respectivement 1964 et 1972. Ces grands sites nous ont permis d'explorer des campements sur de très larges surfaces – par exemple sur 29 000 mètres carrés au Closeau, dans les Hauts-de-Seine –, mais aussi dans l'épaisseur du temps – sur pas moins de neuf niveaux stratifiés à Étiolles. Cette richesse archéologique a révélé précisément l'évolution des cultures humaines de ces périodes, à commencer par celle de l'armement de chasse.

Ainsi, dès la fin du Magdalénien, on voit l'armement des chasseurs se transformer à travers toute l'Europe de manière radicale. Les pointes de sagaies en bois de renne disparaissent au profit de pointes en silex plus rapides à fabriquer. Ces pierres taillées deviendront les armatures de prédilection des chasseurs pendant presque deux millénaires. Elles constituent les témoins les plus évidents des armes

utilisées par les chasseurs aziliens, car, sauf à de très rares exceptions, le bois des armes n'est jamais conservé. Un site d'Allemagne du nord où, dans les années 1930, on a découvert des flèches en pin associées à des pointes en silex constitue une exception notable, mais il est plus récent que l'Azilien.

Ces transformations ont eu un impact sur les comportements des chasseurs et en particulier sur les pratiques de chasse, de la fabrication des armes aux tactiques mises en place. En effet, chasser et abattre des hardes de rennes dans un paysage ouvert n'a rien à voir avec la chasse au cerf ou d'autres proies en milieu forestier. Or l'armement magdalénien, particulièrement élaboré et long à fabriquer, pouvait être récupéré sur la steppe, mais se serait perdu dans une végétation dense. Ainsi, le risque de perdre un matériel précieux dans un milieu très végétalisé a certainement poussé les chasseurs à envisager de nouvelles solutions techniques: fabriquer et remplacer une pointe en silex perdue ou cassée est en effet beaucoup plus rapide que de fabriquer une nouvelle pointe de sagaie en bois de cervidé.

Il faut aussi mettre en relation cette nouvelle façon d'armer ses projectiles avec l'apparition d'une innovation majeure: l'arc. Les preuves directes de son emploi sont cependant rares. L'absence, en France, de gisements où le bois a été conservé ne permet donc pas d'être totalement affirmatif sur son apparition (ou sa réapparition puisqu'il a peut-être été inventé plus tôt puis abandonné). On sent cependant qu'il était présent dès le début de l'Azilien, sans doute parce qu'il était plus adapté à une chasse d'approche que le propulseur quand le tireur devait être plus réactif aux mouvements de la proie.

LUDOVIC MEVEL
ArScan, CNRS